# Judaïté et nostalgie : un couple antinomique ?

Jérôme SEGAL
*Inspé Paris – Sorbonne Université*

Lorsque Georges Perec se rend à Ellis Island, dans le port de New York, à la fin des années 1970, c'est pour y trouver « le lieu même de l'exil, c'est-à-dire le lieu de l'absence, le non-lieu, le nulle part ». Son ami et compagnon de voyage, Robert Bober, se remémore là « tout un ensemble de coutumes, de manières de manger, de danser, de chanter, des mots, des goûts, des habitudes »[1]. Pourtant, ils ne sont pas nostalgiques : rien de cela ne les attire sous la forme d'un passé qu'ils aimeraient revivre, rien ne correspond à des souvenirs personnels. Ce non-lieu les concerne néanmoins car il les touche dans leur judaïté, définie comme l'ensemble des manières d'être juif, et dont la religion n'est qu'une facette possible. Il semblerait qu'il y ait ainsi une opposition essentielle entre cette judaïté et la nostalgie.

D'abord, la nostalgie concerne souvent un individu, comme le montrent de nombreux textes de ce volume, centrés sur la nostalgie chez telle autrice ou tel auteur. La question de la nostalgie se pose plus rarement pour un groupe et, lorsque c'est le cas, elle repose généralement sur des mythes collectifs et évoque parfois des traditions plus ou moins sclérosantes, pouvant virer vers le passéisme. Il arrive même que la nostalgie repose sur un conservatisme, qu'elle renforce l'idée d'une identité figée, d'un passé à retrouver[2]. Au contraire, dans la distinction essentielle entre judaïsme et judaïté, c'est bien la complexité des identités qui est en jeu et ces identités ne sont en rien nostalgiques. Ceci se comprend comme nous le verrons à travers une étude critique de la notion de *Heimat*, une distinction empruntée

1. Georges Perec, Robert Bober, *Récits d'Ellis Island : histoires d'errance et d'espoir*, Paris, 1994, p. 55 et 57.

2. Patrick Nussbaum, Grégoire Evéquoz, *C'*était mieux avant, ou le syndrome du rétroviseur, Lausanne, 2014.



Livre 1_nostalgie-book.indb 617 05/07/2021 10:18

à Yuri Slezkine entre Apolliniens et Mercuriens, et, enfin, une injonction à se tourner vers le futur.

## Le lieu, le non-lieu et l'impossible « Heimat »

Dans le journal *Forward*, fondé aux États-Unis en 1897 et publié au départ en yiddish, avec un tirage qui, dans les années 1920, a rapidement dépassé celui du *New York Times*, un article concernait en 2007 un homme né en 1925 à Drohobycz, ville de près de 80 000 habitants aujourd'hui située en Ukraine mais qui, de la fin du XVIIIe siècle jusqu'en 1918 se situait en Galicie, province la plus peuplée d'Autriche-Hongrie[3]. Cet homme vivant aux États-Unis avait décidé de consacrer la fin de sa vie à faire revivre les lieux de culture juive dans cette ville, et notamment de restaurer la synagogue de Drohobycz qui fut la plus grande de la Galicie orientale. À la fin de l'article, dans la version en ligne, des dizaines de lecteurs écrivaient pour dire qu'ils suivaient cela avec passion, que Drohobycz était la ville de leur grand-mère, leur oncle, leur grand-tante, un cousin… et qu'ils vivaient aujourd'hui en Italie, au Canada, en Israël, aux États-Unis, en France… Tous ces descendants avaient de l'intérêt pour l'histoire de la ville mais il ne pouvait y avoir d'attachement pour un lieu qui restait un lieu de persécutions, de pogroms, de disparitions et de mort.

Joseph Roth (1894–1939) l'a brillamment formulé : « les Juifs de l'Est n'ont de patrie nulle part, mais des tombes dans tous les cimetières »[4]. Avec beaucoup de perspicacité, l'écrivain proposait l'analyse suivante :

> Die Vaterländer und Nationen wollen aber in Wirklichkeit noch mehr, noch weniger : nämlich Opfer für materielle Interessen. (…) [I]n dem ganzen tausendjährigen Jammer, in dem die Juden leben, hatten sie nur den einen Trost : nämlich den, ein solches Vaterland nicht zu besitzen. Wenn es jemals eine gerechte Geschichte geben wird, so wird sie es den Juden hoch anrechnen, dass sie die Vernunft bewahren durften, weil sie kein, Vaterland' besaßen, in einer Zeit, in der die ganze Welt sich dem patriotischen Wahnsinn hingab.[5]

3. Samuel D. Gruber, « Rescuing Drohobych » *The Forward*, 29 juin 2007.

4. Joseph Roth, *Juden auf Wanderschaft*, Berlin, 1927 ; trad. fr. *Juifs en errance, suivi de l'Antéchrist*, Paris, 2009, p. 15.

5. Joseph Roth, *Juifs en errance*, cit., p. 22 (« En réalité, les nations et les patries ne veulent ni plus ni moins que ceci : des sacrifices pour des intérêts matériels. […] [D]ans le malheur millénaire vécu par les Juifs ils n'ont eu qu'une seule consolation : ils ne possédaient pas de patrie de ce genre. S'il existe un jour une historiographie équitable, on considérera comme un grand mérite de la part des Juifs d'avoir su conserver la raison, parce qu'ils ne possédaient pas de 'patrie' en un temps où le monde entier s'abandonnait à la folie patriotique »).



Livre 1_nostalgie-book.indb 618 05/07/2021 10:18

Pour la plupart des Juifs d'Europe de l'Est, il n'y a pas de patrie possible, pas de « Heimat » selon le terme allemand utilisé pour désigner à la fois la patrie et le foyer dont on serait enclin à devenir nostalgique. On est là aux antipodes de ces soldats suisses dont la pathologie a été décrite pour la première fois par Johannes Hofer sous le nom de « nostalgie » dans sa thèse de 1688, *Dissertatio medica de nostalgia, oder Heimwehe*[6].

La citation des propos de George Perec (1936-1982) et Robert Bober (né en 1931), évoqués en introduction, mérite d'être poursuivie pour saisir la façon dont bon nombre de Juifs refusent toute idée de nostalgie :

> Loin de nous dans le temps et dans l'espace, ce lieu fait pour nous partie d'une mémoire potentielle. Une autobiographie probable. Nos parents ou nos grands-parents auraient pu s'y trouver. Le hasard, le plus souvent, a fait qu'ils sont ou pas restés en Pologne ou se sont arrêtés en chemin, en Allemagne, en Autriche, en Angleterre ou en France. Ce destin commun n'a pas pris pour chacun de nous la même figure. Ce que moi, Georges Perec, je suis venu questionner ici, c'est l'errance, la dispersion, la diaspora. (…) Comme si la recherche de mon identité passait par l'appropriation de ce lieu dépotoir où des fonctionnaires harassés baptisaient des Américains à la pelle. Ce qui pour moi se trouve ici, ce ne sont en rien des repères, des racines, des traces, mais le contraire, quelque chose d'informe, à la limite du dicible. Quelque chose que je peux nommer clôture ou scission, ou coupure et qui est pour moi très confusément et très intimement lié au fait même d'être juif. (…) J'aurais pu naître, comme des cousins proches ou lointains, à Haïfa, à Baltimore, à Vancouver. J'aurais pu être argentin, australien, anglais ou suédois mais dans l'éventail à peu près illimité de ces possibles, une seule chose m'était précisément interdite, celle de naître dans le pays de mes ancêtres, à Lubartów ou à Varsovie, et d'y grandir dans la continuité d'une tradition, d'une langue, d'une communauté.[7]

Les lieux dont sont issues les familles juives, les parents, les grands-parents, sont devenus des trous noirs dont il serait vain, voire dangereux, de s'approcher. Robert Bober a poursuivi cette démarche réflexive sur le sens des lieux et l'impossible nostalgie qui en découle à travers un livre et un film autour de son arrière-grand-père, Wolf Leib Fränkel (1853-1929)[8]. Il s'agissait au départ pour le réalisateur de faire un film sur les souvenirs

6. Charles B. Rice-Davis, « "La maladie des Suisses" : les origines de la nostalgie », *Dix-huitième siècle*, 47/1 (2015), p. 39-53.

7. Georges Perec, Robert Bober, *op. cit.*, p. 55-56.

8. Robert Bober, *Vienne avant la nuit*, Paris, 2017 (2017 également pour le film portant le même titre).



Livre 1_nostalgie-book.indb 619 05/07/2021 10:18

qu'il n'a pas de son aïeul, décédé deux ans avant sa naissance. En 1900, Wolf Leib quitte sa Pologne natale où les pogroms sont fréquents pour les États-Unis. Pendant la traversée il contracte un trachome et se voit refuser l'entrée sur le sol étasunien à Ellis Island. De retour en Europe, il décide de s'installer à Vienne et c'est cette ville dont Robert Bober vient ausculter l'histoire pour imaginer quelle a pu être la vie de son aïeul et ses descendants.

Là encore, si le mythe « Vienne 1900 » peut perdurer, ce n'est qu'en occultant l'antisémitisme qui régnait à l'époque dans la capitale de l'empire austro-hongrois. Certes, des Juifs ont contribué à un essor extraordinaire des arts, de la littérature, des sciences et de la philosophie dans ce lieu et à cette époque, mais c'est dans un contexte de haine qui empêche toute nostalgie. Karl Lueger (1844-1910) par exemple, maire de Vienne de 1897 à 1910, tant admiré par le jeune Adolf Hitler à l'époque où ce dernier espérait entrer aux Beaux-Arts dans cette ville (il a été refusé deux fois, en 1907 et 1908), est un des pères fondateurs de l'antisémitisme politique. En 1893, il fonde le Parti social-chrétien (*Christlichsoziale Partei*) mais aux différentes élections, son parti se présente sous le nom « Antisemiten und Christlichsoziale » ou même parfois simplement « Antisemiten ». En 1898, lorsqu'un défilé historique est organisé à l'occasion des 50 ans du trône de l'Empereur François Joseph, le règlement adopté pour les préparatifs stipule qu'il sera interdit aux garçons juifs de porter des costumes traditionnels[9]. Après la Première Guerre mondiale, dans l'Autriche étriquée, « tête sans membres » selon l'expression de Stefan Zweig (53 millions d'habitants dans l'Autriche-Hongrie de 1914, 6 millions en 1918), l'antisémitisme demeure. Une affiche officielle du Parti social-chrétien aux élections législatives de 1920 laisse peu de doute sur la façon dont les Juifs sont considérés : « Chrétiens allemands, sauvez l'Autriche ».

9. Le journal *Kikeriki*, souvent ouvertement antisémite, publie dans son éditions du 15 septembre 1898, p. 3, sous le titre « Une vaine excitation », l'information suivante : « Un grand malaise se fait jour parmi les juifs viennois au sujet d'un affront public qui leur est arrivé. […] Les Juifs viennois sont à vrai dire terriblement vexés que, pour le "défilé historique" prévu, leurs gamins juifs ne puissent pas être dans les costumes traditionnels [Trachten] des siècles passés ».



Livre 1_nostalgie-book.indb 620 05/07/2021 10:18

Illustration 1 : Affiche électorale du Parti social-chrétien à Vienne, en 1920, Wiener Stadt- und Landesbibliothek, Plakatsammlung : référence P 306.

Dans l'hommage qui est rendu à la période « Vienne 1900 », à laquelle des expositions sont consacrées, on insiste souvent sur le rôle des Juifs. La qualité de « juif » est alors attribuée de l'extérieur à une personne à laquelle *de facto* on nie la qualité de sujet pensant. C'est là le danger de toutes ces définitions et l'origine d'une controverse devenue célèbre entre deux historiens, Steven Beller et Ernst H. Gombrich, au sujet de la définition de l'expression « Juifs viennois » pour cette époque. Gustav Mahler (1860-1911), par exemple, qui s'était converti au catholicisme, doit-il être compté comme juif ? Il l'était pour les antisémites et c'est la raison principale (volontairement oubliée aujourd'hui par les Autrichiens) de son départ pour les États-Unis après qu'il a quitté la direction de l'Opéra de la Cour en 1907. Le climat de haine contre les Juifs qui régnait à Vienne, avec des caricatures le concernant dans le journal *Kikeriki*, l'a conduit à quitter son pays[10].

Né en 1909, Gombrich est un historien mais aussi un témoin de l'Autriche de l'Entre-deux-guerres. En 1989, dans un long entretien, il rappelle ce que

10. Jérôme Segal, « Gustav Mahler à Vienne », *L'Arche*, 625 (2010), p. 70-71.



Livre 1_nostalgie-book.indb 621 05/07/2021 10:18

son père disait autour de 1900 : « Est Juif qui se sent juif ». La religion de sa famille était plutôt inspirée par Goethe que par les monothéismes, c'était « la croyance dans l'héritage des valeurs, la Grande musique, le Grand art, les grands accomplissements de la culture, et d'ailleurs pas que de la culture allemande, et bien sûr pas que de la culture juive, mais simplement de la culture. [ … ] Je me sens comme un membre de la République des savants, si je dois dire quelque chose »[11].

Pour Gombrich, évoquer la culture juive pour parler de l'extraordinaire fécondité de Vienne, revient à une forme sournoise de racisme. Il se souvient que personne ne se demandait, dans les années 1930, si telle ou telle personne était juive : « Mon opinion est que la notion de culture juive était et est une invention d'Hitler, de ses précurseurs et épigones »[12]. Il explique qu'il possède un livre de 1909 qui propose un panorama des artistes entre 1894 et 1908 mais qu'il ne lui viendrait pas à l'esprit de chercher qui a des parents ou grands-parents juifs parmi eux, « cette tâche je la laisse volontiers à la Gestapo », ajoute-t-il[13].

Si l'on considère *Le Monde d'hier* de Stefan Zweig, traitant de cette période foisonnante, on note qu'il s'agit davantage d'un manifeste pour l'Europe, contre toutes les formes de nationalismes, que l'expression d'une véritable nostalgie[14]. Si nostalgie il y a, le sous-titre est « Souvenirs d'un Européen », ce n'est pas tant pour un lieu mais davantage pour une époque marquée par une liberté de mouvement, une époque, avant la Première Guerre mondiale, où la possession d'un passeport n'était pas nécessaire pour voyager et s'établir dans un autre pays européen. Zweig réclame d'ailleurs une « [l] iberté absolue de choisir parmi les nations, de se considérer partout comme un hôte actif, un participant et un médiateur, sentiment supranational d'être affranchi de la folie d'un monde fanatique et du nationalisme »[15].

---

11. Gerhard Botz *et al*., *Eine zerstörte Kultur : Jüdisches Leben und Antisemitismus in Wien seit dem 19. Jahrhundert*, Wien, 2002.

12. Ernst H. Gombrich, *The Visual Arts in Vienna Circa 1900 : Reflections on the Jewish Catastrophe ; on the Occasion of the Seminar "Fin de Siècle Vienna and Its Jewish Cultural Influences", 17 November 1996*, London, Austrian Cultural Institute, 1997, p. 5.

13. Ernst H. Gombrich, *Jüdische Identität und jüdisches Schicksal. Eine Diskussionsbemerkung*, Wien, 1997.

14. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier : Souvenirs d'un européen*, Paris, 1996 [Stefan Zweig, *Die Welt von gestern. Erinnerungen eines Europäers*, Frankfurt, 2013, première édition, 1943.

15. Lettre à Martin Buber citée dans Jacques Le Rider, *Les Juifs viennois à la Belle Epoque*, Paris, 2013, p. 228.



Livre 1_nostalgie-book.indb 622 05/07/2021 10:18

## Apolliniens et Mercuriens face à la nostalgie

Dans *Le Siècle juif*, le spécialiste de l'histoire soviétique, Yuri Slezkine, défend une thèse aussi intéressante que provocatrice : le XXe siècle aurait été le siècle « juif » dans la mesure où les Juifs représenteraient une modernité définie par une série d'oppositions qui ne seraient que les transpositions d'une opposition structurale récurrente entre « Apolliniens » et « Mercuriens ». D'un côté les hommes et les femmes attachés à la terre et à la tribu, et, de l'autre, ceux qui descendent du messager Hermès, capables d'échanger leurs différentes formes de capital, pour reprendre une terminologie bourdieusienne. Ainsi, archétypes de Mercuriens, les Juifs seraient urbains, éduqués, créant sans cesse des liens entre richesse et savoir, ou encore mobiles tant sur le plan professionnel que géographique[16]. On retrouve en somme bien des aspects de ce qui peut définir le cosmopolitisme.

Là encore, si les Apolliniens sont enclins à la nostalgie, les Mercuriens n'y sont que peu sensibles. Tout au plus peut-il s'agir d'un dépassement de la nostalgie par la poésie ou la peinture, comme dans un tableau de Chagall dont émergent de façon obsédante les figures emblématiques du shtetl mais dans un agencement improbable. Si des mythes perdurent, comme celui de la sortie d'Egypte au temps des pharaons, c'est pour se projeter dans le futur et non se morfondre en se référant à un prétendu âge d'or. Le philosophe Emmanuel Levinas (1906-1995) a clairement formulé comment un mythe peut être considéré comme une ressource :

> C'est sur la Terre, parmi les hommes, que se déroule ainsi l'aventure de l'esprit ; le traumatisme que fut mon esclavage en pays d'Égypte constitue mon humanité même – ce qui me rapproche d'emblée de tous les prolétaires, de tous les miséreux, de tous les persécutés de la Terre.[17]

Dans un élan similaire, cette forme de cosmopolitisme reposant sur une forme ontologique de solidarité se retrouve chez Rosa Luxemburg (1871–1919) qui écrivait « Je me sens chez moi partout dans le monde, du moment qu'il y a des nuages, des oiseaux et des larmes humaines »[18].

Aucune nostalgie dans l'œuvre d'Emmanuel Levinas ni dans celle de Rosa Luxemburg, même si leur biographie est riche de déplacements. Le

16. Yuri Slezkine, *Le Siècle juif*, Paris, 2009 ; *The Jewish Century*, Princeton, 2004.

17. Emmanuel Levinas, *Difficile liberté. Essais sur le judaïsme*, Paris, 2003 [1963], p. 44.

18. Citation donnée par Rory Castle dans « You alone will make our family's name famous : Rosa Luxemburg, her family and the origins of her Polish-Jewish identity », *Praktyka Teoretyczna*, 2012 (6), p. 93-125, plus précisément p. 110.



Livre 1_nostalgie-book.indb 623 05/07/2021 10:18

premier est né en Lituanie, a grandi en Ukraine pendant la Révolution russe de 1917, a étudié la philosophie à Strasbourg puis en Allemagne à Fribourg-en-Brisgau avant de s'installer à Paris. La seconde est née dans le pays de la Vistule, l'ex-Pologne alors province russe, a vécu en Suisse puis essentiellement en Allemagne. Les deux ont vécu l'antisémitisme dans leur chair, fréquentant par exemple le lycée malgré une politique extrêmement restrictive de quotas pour les Juifs (à Kharkov, en Ukraine orientale, pour le philosophe auteur d'une métaphysique de l'altérité et à Varsovie pour la fondatrice de la Ligue spartakiste). Leur parcours les amène à un refus de toute forme de nationalisme. Le sionisme étant précisément une forme de nationalisme, on comprend que beaucoup de Juifs n'aient pas adhéré à ce courant et n'éprouvent aujourd'hui aucune nostalgie pour la « Terre d'Israël » (Eretz Israel). Stefan Zweig se souvenait des réactions de la bourgeoisie viennoise aux idées de Theodor Herzl (1860-1904) :

> Ich saß, als diese knappe, aber mit der Durchschlagskraft eines stählernen Bolzens versehene Broschüre erschien, noch im Gymnasium, kann mich aber der allgemeinen Verblüffung und Verärgerung der Wiener bürgerlich-jüdischen Kreise wohl erinnern. Was ist, sagten sie unwirsch, in diesen sonst so gescheiten, witzigen und kultivierten Schriftsteller gefahren ? Was treibt und schreibt er für Narrheiten ? Warum sollen wir nach Palästina ? Unsere Sprache ist deutsch und nicht hebräisch, unsere Heimat das schöne Österreich.[19]

Herzl lui-même avait valorisé le fait de vivre à l'étranger, hors de sa nation. Zweig rappelle ces mots du père du sionisme politique : « Tout ce que je sais, je l'ai appris à l'étranger. C'est seulement là que l'on s'accoutume à considérer les choses d'une certaine distance »[20]. Aucune nostalgie d'une prétendue terre d'Israël ne saurait alors justifier le sionisme ni même l'amour du peuple juif.

Deux décennies après la parution du *Monde d'hier*, Hannah Arendt (1906-1975) répond dans une lettre à son ami Gershom Scholem qui lui reprochait de manquer d'amour pour le peuple juif en Israël en des termes

19. Zweig, *op. cit.*, p. 99 : « J'étais encvore au lycée lorsque parut cette brochure succincte [L'État des Juifs], qui avait la force de pénétration d'un coin d'acier, mais je me souviens bien de l'ahurissement général et du dépit de la bourgeoisie juive de Vienne. Quelle mouche, disait-on avec hargne dans ces milieux, a donc piqué cet écrivain d'habitude si spirituel et intelligent, si cultivé ? Quelle sottise commet-il et se met-il à écrire ? Pourquoi irions-nous en Palestine ? Notre langue, c'est l'allemand et non pas l'hébreu, notre patrie cette belle Autriche » ; éd. all. cit., p. 115.

20. Zweig, *op. cit.*, p. 141.



Livre 1_nostalgie-book.indb 624 05/07/2021 10:18

qui traduisent son aversion pour toute forme de nationalisme : « Vous avez tout à fait raison : je n'ai jamais "aimé" de toute ma vie quelque peuple ou quelque collectivité que ce soit – ni le peuple allemand, ni le peuple français, ni le peuple américain, ni la classe ouvrière [ … ]. Je n'aime effectivement que mes amis »[21].

Pour autant que l'on puisse évoquer un « peuple juif », en entendant par là une construction sociale, voire une invention – bien plus qu'une ethnie –, il est un autre peuple de Mercuriens sans nostalgie : les Roms[22]. Les deux groupes rassemblent environ 15 millions de personnes et les Roms constituent le seul peuple sans revendication territoriale. Il existe bien d'autres peuples sans terre, comme les Kurdes, ou des peuples avec une grande diaspora, comme les Arméniens, mais les Roms (et les Sintis) sont les seuls à n'avoir aucune nostalgie d'une terre ancestrale. Même si leur histoire s'appuie sur une migration à partir du nord de l'Inde au XIe siècle, aucun d'entre eux n'a la nostalgie de cette période ou de ce lieu.

On note d'ailleurs une grande solidarité entre Roms et Juifs. Dans leurs mémoires, Serge et Beate Klarsfeld consacrent ainsi un chapitre aux journées passées en 1992 aux côtés des Roms, à Rostock. La situation est décrite ainsi : « Des milliers de Tziganes roumains et ex-yougoslaves risquent d'être expulsés par les Allemands vers la Roumanie, où ils sont alors persécutés, et vers la Serbie, qui est ravagée par la guerre ». Ils décident de s'engager avec les Fils et filles de déportés juifs de France, association qu'ils ont fondée en 1979, en empêchant ces expulsions et en faisant valoir que les Roms et les Juifs avaient déjà connu des persécutions en Allemagne, 70 ans plus tôt. Serge Klarsfeld écrit pour expliquer son engagement : « Le succès n'est pas obligatoirement au rendez-vous de l'histoire, mais si nous ne participons pas nous-mêmes, Juifs, enfants de déportés, à ce combat, ce serait une désertion sur le champ de la bataille de la mémoire ». Et c'est non sans raison que, fièrement, il note :

> Il s'agit du premier rassemblement juif à Rostock depuis la Nuit de Cristal, le 9 novembre 1938. Non plus des Juifs regroupés par la police pour marcher vers les KZ, mais des Juifs montrant sans complexe aux Allemands le chemin à prendre pour ne pas remettre les pieds dans les empreintes des bottes des nazis.[23]

21. Lettre datant du 17 octobre 1969 citée dans Richard J. Bernstein, *Hannah Arendt and the Jewish Question*, Cambridge, 1996, note 2 chapitre 5.

22. Shlomo Sand, *Comment le peuple juif fut inventé*, Paris, 2010.

23. Beate et Serge Klarsfeld, *Mémoires*, Paris, 2015, p. 539-540 pour ces trois citations.



Livre 1_nostalgie-book.indb 625 05/07/2021 10:18

## Une injonction : pass(é/er) au futur

Le problème de la nostalgie est qu'elle est tournée vers le passé et n'ouvre pas de perspectives variées pour l'avenir. Les religions en font un grand usage et Voltaire (1694-1778) a tenu à dénoncer une instrumentalisation de la nostalgie pour justifier la violence. Dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756), à propos de la chute de Jéricho, il écrit :

> Je n'examine point de quel droit Josué venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les juifs disaient : « Nous descendons d'Abraham ; Abraham voyagea chez vous il y a quatre cent quarante années ; donc votre pays nous appartient, et nous devons égorger vos mères, vos femmes et vos enfants ».
>
> Fabricius et Holstenius se sont fait l'objection suivante : Que dirait-on si un Norvégien venait en Allemagne avec quelques centaines de ses compatriotes, et disait aux Allemands : « Il y a quatre cents ans qu'un homme de notre pays, fils d'un potier, voyagea près de Vienne ; ainsi l'Autriche nous appartient, et nous venons tout massacrer au nom du Seigneur » ?[24]

S'émancipant de la religion, les Juifs athées se sont départis de toute nostalgie biblique[25]. Bon nombre d'entre eux ont opposé l'utopie à la nostalgie, se tournant vers le futur. Ainsi, Ludwik Lejzer Zamenhof (1859-1917) a pu imaginer en 1887 une langue qui permettrait à tous les peuples de vivre plus aisément leur solidarité : l'esperanto, parlé aujourd'hui par quelques millions de personnes dans une centaine de pays.

Les anarchistes juifs qui ont quitté la Russie tsariste ne sont pas non plus empreints de nostalgie et c'est fort de leur expérience qu'ils entendent diffuser leur pensée dans le nouveau monde. Emma Goldman et Alexandre Berkman, arrivés aux États-Unis respectivement en 1885 et 1888 s'en prennent ainsi aussi bien à la religion qu'à l'État ou aux symboles du capitalisme. A partir de 1890, ils organisent des bals pour Kippour, au moment précis où les religieux jeunent, produisant également des brochures se moquant de ces rites ancestraux. Leur mot d'ordre est de soutenir la raison et la science contre l'ignorance et la superstition, qui, pour eux, sont à la base de toute religion. Ce sont eux qui sont à l'origine des premières manifestations du

24. Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756), in Antoine-Augustin Renouard, *Œuvres complètes*, Paris, 1819, URL : http://tinyurl.com/voltaire1756

25. Ce mouvement est décrit dans Jérôme Segal, *Athée et Juif. Fécondité d'un paradoxe apparent*, Paris, 2016.



Livre 1_nostalgie-book.indb 626 05/07/2021 10:18

1er mai. À la fête du travail de 1909, des jeunes femmes fières s'engagent contre le travail des enfants, avec des banderoles en anglais et en yiddish.

Illustration 2 : « ABOLISH CH[ILD] SLAVERY ! ! » en anglais et en yiddish, photo probablement prise le 1er mai 1909 à New York, George Grantham Bain Collection, Library of Congress, Washington.

Toutes ces revendications, ces engagements, ces combats, sont à l'opposé de tout sentiment de nostalgie. Cette capacité à s'engager pour un avenir meilleur se retrouve aux débuts de l'histoire de l'URSS. Yuri Slezkine note :

> No other ethnic group was as good at being Soviet, and no other ethnic group was as keen on abandoning its language, rituals, and traditional areas of settlement. No other nationality, in other words, was as Mercurian (all head and no body) or as revolutionary (all youth and no tradition). (…) The Jews, however, were so heavily urbanized, so well educated, and so eager to become cosmopolitan (by way of secularization, intermarriage, and language shift) that Soviet nation building seemed either irrelevant or counterproductive. (…) [T]he Jews seemed much more Soviet than the rest of the Soviet Union.[26]

26. Slezkine, *The Jewish Century*, cit., p. 265-266 (« Aucun autre groupe ethnique n'était aussi doué pour être soviétique, et aucun autre n'était aussi enclin à abandonner son langage, ses rituels et ses zones traditionnelles d'implantation. Autrement dit, aucune autre nationalité



Livre 1_nostalgie-book.indb 627 05/07/2021 10:18

Cette surreprésentation est constante au XXe siècle. Pendant la première moitié des années 1960, les Juifs (qui constituaient 5 % de l'ensemble des étudiants américains) fournissaient entre 30 % et 50 % des adhérents du SDS (Students for a Democratic Society). André Senik, fils de Juifs polonais, était professeur de philosophie en France au mois de mai 1968 et présent sur les barricades. Vingt ans plus tard, il a ce regard intéressant sur Mai 68 : « Les Juifs ont introduit la valeur de contestation dans cette société. Même les chansons révolutionnaires qu'on chantait, les communistes français ne les connaissaient pas. Nous les avions apprises dans les mouvements juifs »[27].

Il y a là un phénomène de réappropriation, de réemploi. Pas de nostalgie de vieilles chansons reprises au coin de feu pendant les longues soirées d'hiver, mais bien davantage des ressources. Engagées, ces formes de judaïté rendent impossible toute nostalgie car le combat contre les inégalités n'est jamais fini.

---

n'était aussi mercurienne (tout pour la tête et rien pour le corps) ou aussi révolutionnaire (tout pour la jeunesse et rien pour la tradition). [...] Les Juifs étaient déjà si fortement urbanisés, si bien éduqués et si désireux de devenir cosmopolites (par le biais de la sécularisation, des mariages mixtes et de l'assimilation linguistique) qu'en ce qui les concernait, la politique des nationalités paraissait dénuée de sens, soit contre-productive [...]. [L]es Juifs semblaient être beaucoup plus soviétiques que le reste de l'Union soviétique », trad. cit., p. 248).

27. Il est cité dans Fidel Di Paz, « Le temps du pied-de-nez », *Regards*, 207 (1988), p. 12.



Livre 1_nostalgie-book.indb 628 05/07/2021 10:18